

L'AÏR

LES PALMERAIES DE L'AÏR

par Ed. BERNUS

L'Aïr, comme l'Ahaggar, forme un bastion montagneux encadré de plaines désertiques. L'altitude favorise les pluies (de 150 à 50 mm de moyenne du Sud au Nord) qui alimentent des nappes de relativement faible profondeur, qui ont permis l'installation d'une agriculture permanente.

L'Aïr est formé de massifs fortement individualisés, aux parois verticales et qui culminent à un peu moins de 2 000 m, c'est-à-dire à 1 000 mètres au-dessus du plateau environnant : tels sont les Monts Bagzam, Agalak ou Tamgak, d'où sont issus les oueds qui divergent vers l'Ouest et le Sud-Ouest. Ces oueds (ou *kori* dans la terminologie hawsa en usage) ont creusé des lits mineurs tapissés de sable grossier, encadrés de terrasses formées d'un matériel plus fin à la couleur sombre due à la présence d'humus. Les crues de l'été arrachent parfois des pans de terrasse dans les sections courbes. Les jardins et palmeraies sont installés sur cette terrasse qui domine d'un à deux mètres le lit mineur de l'oued ; ils sont défrichés aux dépens d'une galerie forestière où dominent le *tageyt* ou palmier-doum (*Hyphaene thebaïca*), accompagné d'*afagag* (*Acacia raddiana*), de *tiggart* (*Acacia arabica*), ou de *tirza* (*Calotropis procera*), végétation de type sahélien, mais concentrée, et formée de grands et beaux arbres qui se distinguent des rares arbustes, *tamat* (*Acacia flava*) ou *tazzeyt* (*Acacia laeta*) des plateaux rocailleux environnants. Une terrasse supérieure, formée de galets noyés dans un matériel détritique, se développe parfois à plusieurs mètres au-dessus.

A l'Aïr *stricto sensu*, il faut rattacher l'Eghazer wan Agadez, la vallée d'Agadez, qui cerne le massif au Sud et au Sud-Ouest. Dépression périphérique, développée dans une série argileuse, entre la cuesta de Tigiddit, à l'arc de cercle bien marqué de Marandet à In Gall dans les grès du Tegama et le massif ancien septentrional. De cette cuesta, comme du massif ancien, sont issus des *kori*, qui se rassemblent dans le sillon majeur de l'Eghazer wan Agadez, pour se perdre dans la région d'In Abangarit.

I – JARDINS ET PALMERAIES

Les principaux centres

Les palmeraies de l'Air sont nombreuses et dispersées. Il est très difficile d'en connaître l'importance exacte. Les chiffres cités ici sont anciens (1958) (1) et ne peuvent être considérés que comme des ordres de grandeur. L'Air, selon ce rapport, posséderait 125 000 palmiers, c'est-à-dire un peu moins de la moitié de ceux de la circonscription de Bilma, plus à l'Est (257 607).

Les palmeraies de l'Air peuvent être classées selon leur ancienneté. Quelques unes d'entre elles ne sont plus entretenues, et sont les témoins de villages abandonnés. Les palmiers sont réduits à l'état sauvage. D'autres, au contraire, toujours en activité, sont cultivées depuis une époque reculée.

	Palmiers producteurs	Futurs producteurs	+ ou – sans valeur	Total
1. Palmeraies abandonnées Igululuf, Mts Tamgak, etc.	0	0	500	500
2. Palmeraies anciennes				
In Gall	4 763	4 100	1 220	10 083
Aouderas	4 000	3 000	8 000	15 000
Mts Bagzam	1 350	870	510	2 730
Nord Bagzam	250	290	150	690
Iferwan	560	460	1 110	2 130
3. Palmeraies créées ou développées depuis une cinquantaine d'années :				
Vallée de Telwa	10 110	8 447	8 175	26 732
Timia	21 500	6 000	2 500	30 000
Beurkot-Tabellot	6 600	11 200	9 200	27 000
Afasas	1 800	1 200	2 000	5 000
Teouar-Abardagh	400	260	400	1 060
4. Jeunes palmeraies :				
Divers	100	1 200	450	1 750
Egandawel	500	500	500	1 500
Tegidda n'Tagayt.	100	600	350	1 050
Total	52 033	38 127	35 065	125 225

Ces chiffres, purement indicatifs, permettent cependant de constater que, depuis une cinquantaine d'années, c'est-à-dire en gros depuis la fin de la révolte des Touaregs de l'Air et la disparition de Kaosen, l'importance relative des palmeraies

(1) Rapport : – Les problèmes forestiers – Les palmiers dattiers. 72 p. dactyl. Service des Eaux et Forêts, Niamey.

Ce rapport, non signé, a sans doute été rédigé par M. Delage, qui fut en poste aux Eaux et Forêts d'Agadez à cette époque (1958, date présumée).

s'est déplacée vers le Sud et le Sud-Est. La menace des rezzous Tubu, que les Touaregs appellent *Ikaradan*, a longtemps empêché toute installation sur le versant Est de l'Aïr. Enfin, en 1917, bon nombre de *Kel Eghazer* de la région d'Iferwan se sont installés dans la vallée de Telwa, sous la protection du poste d'Agadez. La sécurité désormais assurée, liée à la présence d'une nappe plus abondante et moins profonde dans le Sud du massif, a permis la colonisation de vallées nouvelles, qui n'étaient plus protégées par des masses rocheuses servant de refuge en cas d'attaque.

On peut également opposer les palmeraies du massif même de l'Aïr à celle d'In Gall. Les premières sont formées de jardins irrigués, accompagnés de dattiers alors que cette dernière se compose d'une palmeraie, avec pour complément, quelques jardins. Bien que le nombre relatif des palmiers d'In Gall soit faible, moins de 10 % du total de ceux de l'Aïr au sens large, l'histoire, l'originalité d'un même groupement humain et la continuité d'une vie urbaine sédentaire distinguent In Gall de toutes les autres implantations de l'Aïr.

II — LES TECHNIQUES

Les différentes variétés de dattiers sont innombrables, mais les habitants d'In Gall font une distinction fondamentale entre les dattiers *El Medina* et *Tombay*.

El Medina est la variété rapportée de Médine par les Icheriffen fondateurs d'In Gall. On les trouve exclusivement à In Gall ou dans quelques rares points de la vallée de Telwa (Alarsès), où ont été apportés quelques rejets à une date récente.

Par rapport à la variété *Tombay* le dattier d'*El Medina* a les palmes plus courtes, des épines plus fines sur les nervures des palmes, et surtout des fruits au noyau plus petit et à la chair plus abondante. Ce sont les dattes les plus appréciées, à la chair molle et sucrée. On peut en manger à satiété sans risques de coliques ou d'indigestion. Mais elles se conservent mal, et doivent être consommées au plus tard deux mois après la récolte.

Tombay par contre, recouvre une infinité de sous-variétés, portant chacune un nom différent. Elles seraient, en général, originaires d'Afrique du Nord. Signalons cependant que les habitants d'In Gall prétendent que les *Tombay* de leur palmeraie viennent elles aussi de Médine, plantées par les premiers occupants. On nous a cité plus de dix noms (1) différents distinguant les dattes par la forme, la taille ou la couleur. Un rapport de 1958 en cite 21.

Les plantations peuvent être effectuées par un semis de graines, dans des trous, que l'on arrose. C'est la méthode la plus fréquemment utilisée dans l'Aïr, mais rarement à In Gall. L'inconvénient d'un tel procédé est que l'on ne peut savoir si le dattier sera mâle ou femelle, et que par conséquent on aura une proportion de mâles beaucoup trop importante.

Le noyau est appelé à In Gall *teyne ize*, "le fils du dattier" (2). On prétend à

(1) Les variétés citées à In Gall : *Telghaghma*, *talaqaq*, *tanghal*, *kanihere*, *tuwila*, *madabdabe*, *teyne ferezi*, *teletad*, *baghbara*, *tinzer funu* ("nez pourri").

(2) En *tazawaq*, parlée à In Gall et *Tegidda-n-tesemt*, langue mixte songhay-tamasheq, comme en témoigne ce terme : *ize* (songhay) et *teyne* (tamasheq).

In Gall que seuls les noyaux de Tombay peuvent donner une pousse. On ne peut planter ainsi les El Medina.

La seconde méthode consiste à détacher de l'arbre-mère un rejet et de le mettre en terre. Les rejets sont vendus de 50 à 100 F CFA. Bien arrosés, ils peuvent fournir une récolte au bout de trois ans.

Les dattiers portent des noms différents (en Tazawaq) au cours de leur croissance :

— le rejet que l'on plante est dit *agulgul* (pl. *igulgulen*)

— Après trois ans, l'arbre porte ses premiers régimes; il est dit *tamagellet*, c'est-à-dire "celle qui se déplace", car jusqu'à 5 ans on peut le déplacer. C'est en général au bout de trois ans qu'il porte les premiers régimes, mais cela peut varier selon les conditions d'arrosage.

— Au delà de cinq ans, le dattier ne peut plus être déplacé, mais il n'a pas encore atteint sa taille adulte. Il est dit *tedenes* (de 4 à 6 ans). On ne l'arrose souvent plus.

— Après six ans, il atteint sa taille adulte, le tronc s'est développé, on l'appelle *tazey*.

La fécondation se pratique à la saison froide, vers le mois de Janvier-Février. Les fleurs de palmier mâle (*ameli*) sont insérées dans les régimes femelles. On introduit trois bâtonnets du régime mâle dans le régime femelle (*ijiwa*), et celui-ci est ligaturé.

La récolte commence au début des pluies et se poursuit jusqu'au mois d'Août. Les régimes sont constamment menacés par les corbeaux, par de grosses chauve-souris qui nichent dans les dattiers, et par les singes dans les montagnes de l'Air. A In Gall un gardien fait du feu la nuit et du bruit le jour pour éloigner les oiseaux. Dans l'intérieur de l'Air, les régimes sont entourés de nattes pour leur protection.

A In Gall, la récolte se fait au fur et à mesure du mûrissement : chaque jour, on va cueillir les dattes. Dans l'Air, au contraire, on coupe les régimes en une seule fois.

Certains dattiers, lorsqu'ils ont été bien arrosés, portent deux récoltes par an. La seconde récolte a lieu en Février, après que la fécondation ait été pratiquée en Octobre. Un tel régime est appelé *amasgharat* (celui de *gharat*, saison entre la période des pluies et celle du froid, Octobre-Novembre). Seuls les dattiers situés près des *kori* portent cette seconde récolte, dont les fruits sont moins sucrés que ceux de l'été.

Les dattes sont vendues en vrac, à la mesure, ou enfermées dans de petits sacs de taille uniforme, tressés avec les palmes des dattiers. Les dattes d'In Gall, molles, se conservent mal, et sont vendues dans le mois qui suit la récolte, pour la consommation immédiate. Au mois d'Août, lors de la "cure salée", nomadisation vers le Nord des Touaregs *Iullemmenden* et *Kel Gress*, le marché d'In Gall reçoit la visite de tous les nomades saisonniers qui campent alentour. C'est pourquoi sur le marché d'In Gall les dattes sont vendues en sachets de sparterie : *abokal*, de 4 à 500 grammes et *tazentalamt*, de contenance cinq fois supérieure.

Les dattes des montagnes de l'Aïr, qui se conservent généralement mieux, peuvent être exportées dans de grands sacs, loin des lieux de production. Mais les dattiers ne fournissent pas seulement leurs fruits :

— les troncs donnent les poutres des charpentes des maisons, dont certaines ont des étages. Les troncs équarris à la hache forment des planches dont on fait les portes, des maisons ou des parcelles clôturées de la palmeraie.

— les côtes des palmes sont utilisées comme tuteur des gouttières en nattes qui débordent des toits en terrasse, pour évacuer l'eau de pluie dans les ruelles.

— le tissu fibreux (asa) du tronc sert de bourre pour les coussinets qui protègent le dos des animaux porteurs. On peut également en faire des cordes ou des entraves pour les animaux.

III — LES PALMERAIES DU MASSIF MONTAGNEUX

L'Aïr a toujours été un lieu de passage, et on retrouve partout des lieux d'occupation humaine. Ce qui frappe, à la vue de ces villages aux maisons de pierre, récemment abandonnées, de tous ces sites plus anciens (tumuli, cimetières, gravures rupestres), c'est une impression d'abandon, de recul de la présence humaine : aux maisons en pierre font place aujourd'hui, à quelques exceptions près (1) les paillotes ou les tentes en nattes. D'une implantation sédentaire, parfois presque urbaine (les ruines d'Assodé en témoignent), on est passé récemment à une occupation précaire, semi-nomade. Les maisons abandonnées de Tin Taghoda ou Sélufiet s'opposent aux paillottes qui entourent aujourd'hui le poste d'Iferwan.

Ces constatations, à la portée de n'importe quel voyageur, témoignent d'une histoire troublée, faite de l'arrivée successive de groupes provoquant le départ des précédents occupants, l'Aïr jouant un rôle de relais, puis de pôle de dispersion. L'Aïr, avant la venue des premières incursions berbères, ou touarègues au sens large, était habité par les Gobirawa, population noire qui fut partiellement absorbée et refoulée plus au Sud. La première vague "touarègue" antérieure à l'an 1000, fut celle des Igdalen et des Iberkoreen. La seconde, celle des Sandal, dont les Itesen font partie, se situe vers le 11^e siècle. Entre les 12^e et 14^e siècles arrivent les Kel Gress, bientôt suivis par les Kel Ferwan et les Kel Owe. Ce sont ces derniers qui aujourd'hui forment la principale population du massif de l'Aïr, et ils refoulèrent au Sud, à la frontière de Nigeria les Kel Gress et les Itesen. Puis vinrent les Kel Fadey qui après une étape au Nord d'Iferwan, s'installèrent au 18^e siècle dans les plaines d'In Gall, où on les trouve aujourd'hui. Puis les Kel Tamat, les Ikaskazan, les Ifoghas et enfin les Taitoq vinrent nomadiser dans l'Aïr. Ces vagues successives venaient du Nord, d'Aujila en Cyrénaïque, de l'Ahaggar ou de l'Adragh.

Sur cette histoire troublée de populations nomades vint se greffer au 15^e siècle le Sultanat d'Agadez (1405 : la tradition rapporte la recherche à "Istanbul" d'un chef étranger, par cinq tribus (dont les Itesen), qui ramenèrent pour premier chef le fils du Sultan et d'une captive) ; chefferie urbaine en pays

(1) Aoudéras, par exemple.

nomade, dont on a souvent minimisé le rôle ; elle résista cependant jusqu'à nos jours aux pressions extérieures, au milieu du flux et du reflux des puissantes confédérations nomades.

L'Aïr connut également au 19^e siècle la menace permanente des rezzous **Tubu**, et au début du 20^e siècle fut ravagé par le passage successif des troupes de Kaosen et des militaires français. Chaque village a connu des occupants variés : Iferwan, autrefois lieu d'implantation des **Kel Ferwan**, a été ensuite habité par les **Kel Eghazer** (de la Confédération des **Kel Owe**), partis en grand nombre plus au Sud en 1917. A Timia et à Aoudéras, on se rappelle encore la suzeraineté des **Itesen**, qui aujourd'hui vivent aux frontières de la Nigeria.

Les palmeraies de l'Aïr sont donc liées à une histoire mouvante, où les occupants se chassèrent, succédèrent les uns aux autres, ou en fin de compte, se superposèrent. Les Confédérations touarègues firent régner leur loi, de telle sorte que chaque palmeraie ou centre de culture est tributaire d'une histoire compliquée liée à ces vicissitudes, et tant à l'instabilité politique interne qu'à l'insécurité créée par la menace extérieure des **Tubu**. Nous décrirons brièvement quelques unes des plus significatives de ces palmeraies.

Aoudéras : se trouve à 90 km au NNE d'Agadez, au pied du Mont Todra (1 800 m), dans un amphithéâtre encaissé où se rassemblent plusieurs bras d'un *kori*, barré en aval par une arête rocheuse qu'il coupe en prenant la direction de l'ouest. De part et d'autre du lit mineur du *kori*, à quelques mètres au dessus, une terrasse alluviale porte jardins et palmeraies. Une terrasse supérieure, formée de couches d'argile et de galets grossiers, à une dizaine de mètres plus haut, à l'abri des crues, a permis l'installation des maisons dont une dizaine est construite en pierres, à côté des paillottes.

Aoudéras est une très ancienne palmeraie, autrefois sous la dépendance des **Itesen**, qui au début du 19^e siècle furent chassés par les **Kel Negru** (appartenant à la souche **Kel Owe**). Ceux-ci y ont installé leurs captifs, aujourd'hui affranchis, et nomadisent aux environs. Le Ct Chapelle (1) à qui l'on doit une excellente monographie d'Aoudéras, trouva en 1946 une seule personne représentant les **Itesen**, une femme propriétaire de palmiers. Après sa mort, sa parcelle est revenue au Sultan d'Agadez, dont elle était proche parente.

La palmeraie connut bien des vicissitudes : vers 1875, une crue violente arracha les dattiers, et il fallut procéder à de nouvelles plantations. Dans les dernières années du 19^e siècle, les **Tubu** razièrent plusieurs fois le village. Enfin, en 1917, la palmeraie fut pillée successivement par Kaosen et ses partisans, et par les troupes françaises qui les poursuivaient. Il en résulta une famine et un exode vers Agadez et le Damergou. En 1924, les héritiers des propriétaires reprirent leur place, et la palmeraie recommença à vivre. En 1946, lors du passage du Commandant Chapelle, la population se composait :

- de représentants des différentes tribus **Kel Owe** des environs (**Kel Negru**, **Kel Wadigi**)
- d'anciens captifs de ces tribus

 (1) Chapelle (J.), La palmeraie d'Aoudéras cf. bibliographie *In fine*.

— de jardiniers d'origine diverse, en majorité de la région d'Iferwan, chassés après la révolte de 1917 par l'insécurité qui y régnait, loin des postes militaires restés au Sud, puis par le manque d'eau et l'abaissement progressif de la nappe.

Malgré cette histoire mouvementée, un trait permanent d'Aoudéras est l'emprise des nomades non résidents sur la palmeraie : successivement les *Itesen*, puis les *Kel Negru* et les *Kel Wadigi* sont les propriétaires de la terre, vivant au loin, et qui ont droit à la totalité de la récolte des palmiers plantés par eux ou leurs captifs ; à la récolte d'un palmier sur deux si ceux-ci ont été plantés par un étranger. Par contre les récoltes céréalières ou maraîchères vont en totalité au cultivateur. Il y a donc une fixation des droits de la terre par les dattiers. C'est le seul exemple que nous ayons relevé dans l'Aïr. Il en résulte évidemment bien des contestations.

Aujourd'hui de nombreux palmiers plantés par les *iklan* des *Kel Negru* ont disparu et ont été remplacés par les cultivateurs actuels. Les *Kel Negru* ont droit à la totalité de la récolte du petit nombre de dattiers subsistants plantés par leurs gens. Le cultivateur qui entretient ces dattiers a droit, en récompense, à un régime par arbre. Pour tous les autres, les *Kel Negru* se réservent la moitié de la récolte. Les propriétaires nomades vivent dans un rayon de 50 km. C'est à l'époque de la récolte que certains d'entre eux viennent faire valoir leurs droits.

Sans entrer dans le détail du parcellaire, un rapide sondage effectué à partir du cadastre établi en 1946 a mis en évidence un fait intéressant : de nombreux propriétaires touaregs non résidents sont des femmes. Chapelle signalait Tamellet, femme des *Itesen*, aujourd'hui décédée. On a pu relever en 1970 cinq parcelles appartenant à des femmes touarègues. Il semble que dans bien des cas les palmeraies résultent de legs fait par un propriétaire de son vivant à des femmes. Ces legs doivent suivre exclusivement la descendance féminine. Ces biens inaliénables, appelés *el khabus* par les Touaregs, échappent aux règles de l'héritage musulman.

Cette contrainte de partager la récolte, ou, pour un nombre très limité de dattiers, de donner la totalité de celle-ci, pèse de plus en plus aux cultivateurs. Aussi, nombre de parcelles ne sont plus entretenues, et beaucoup de jardiniers sont partis. Ils ont créé de nouvelles palmeraies en aval, et de petits villages de paillottes se sont établis à 5, 9 et 11 km à l'ouest ; le plus important, Tegumak, en même temps que le plus éloigné, montre cette progression vers l'Ouest, à la recherche à la fois de sols moins usés, et de terrains où les nomades ne viennent plus réclamer leur part de récolte. Le village d'Aoudéras, avec ses maisons en pierres, témoigne de la stabilité du site ; mais cette palmeraie ancienne, en raison des servitudes du passé, est partiellement abandonnée.

Timia, situé à 150 km au N.N.E. d'Agadez, à 1 200 m d'altitude, est blotti entre les massifs d'Agalal et d'Aroyan, qui culminent à 1 700 m. Le village et sa palmeraie sinuent le long d'un *kori* étroit, serré entre les montagnes. Ce *kori* et ses diverticules constituent un "bassin suspendu", fermé à l'aval par un escarpement vertical, infranchissable à la piste, qui doit pénétrer dans les chaos de rochers de la montagne. Une coulée basaltique, brutalement incisée, vérouille le *kori*, qui, après des gorges entaillées dans les roches volcaniques, s'élargit vers l'Ouest. C'est l'Anu maqaren, qui traverse l'Aïr pour aller se perdre dans la plaine du Talaq.

Une terrasse sableuse étroite, dominant d'un à deux mètres le lit mineur, se loge alternativement dans la section convexe du *kori*, ou au débouché d'une petite vallée affluente : ailleurs, le sable grossier de l'oued butte directement contre la paroi rocheuse. Jardins, palmeraies et village sont établis sur cette terrasse. C'est un site admirablement caché, mais qui ne laisse guère d'issues pour la fuite.

Comme à Aoudéras, la région fut contrôlée par les *Itesen* jusqu'à leur départ. Ceux-ci ne cultivaient pas, mais avaient planté des dattiers, sans doute en petit nombre. Les habitants actuels, appelés du nom générique de **Kel Timia**, appartiennent aux tribus **Immakitan**, **Kel Tadeq**, et **Kel Tafidet** (les deux dernières de souche **Kel Owe**). A l'arrivée des actuels **Kel Timia**, les *Itesen* étaient déjà partis vers le Sud : ils n'ont trouvé, nous ont-ils dit, que les ruines des maisons en pierres, et les dattiers. Les **Kel Timia** vécurent sous la menace des **Tubu** : en général, ils fuyaient vers l'Ouest en passant le défilé, et se réfugiaient près de l'actuel village d'Abaraka. En 1917 Kaosen passa au Sud de Timia, et les troupes françaises mirent le feu au village qui ne brûla que partiellement, et à la palmeraie.

Après la révolte de Kaosen, l'Air se dépeupla, et ses habitants sédentaires refluèrent vers le Sud : seuls ceux de Timia, et ceux qui vivaient dans le massif des Bagzam restèrent sur place.

Ce sont les **Kel Timia** qui installèrent les premiers jardins et qui développèrent la palmeraie. Le puits à balancier, qui servait à l'irrigation, fut remplacé vers 1920 par des puits à traction animale, introduite par un eghawel des **Kel Ferwan**, venu de l'Eghazer (*Iferwan*).

Le sol appartient ici aux **Kel Timia**, et par conséquent, les récoltes de dattes ne donnent lieu à aucun partage : pas de problèmes fonciers comme à Aoudéras, ce qui a permis un bon entretien des dattiers, et un constant développement de la palmeraie, malgré l'espace limité des terrasses.

Iferwan (1) a connu une histoire encore plus troublée. *Itesen*, **Kel Ferwan**, puis **Kel Owe**, et en particulier **Kel Eghazer**, se succédèrent dans cette vallée qui borde au S-W le massif des Tamgak. Les ruines des maisons de pierre de Selufiet, Tin Taghoda, et de bien d'autres villages montrent l'abandon récent de cette région. A Tin Taghoda, (photo 1), plus de cinquante maisons, aux murs de pierre toujours debout, sont dispersées dans la plaine, autour d'une mosquée et d'un cimetière, qui servent encore de lieu de culte le jour de la fin du Ramadan. En 1917, les **Kel Eghazer**, habitant la vallée d'*Iferwan*, partirent vers le Sud à la demande des militaires français qui ne pouvaient pas les protéger contre les rezzous **Tubu**. En Novembre 1921, un poste militaire français est installé à *Iferwan*, et une partie des habitants repliés vers le Sud revient mettre les terres en culture. Les **Kel Eghazer** furent alors scindés en deux chefferies : l'une commandant le groupe resté dans le Sud, dans la vallée de Telwa, à Tchirozerin, à Tafadeq, ou encore à Tabellot ; l'autre, les éléments revenus dans la vallée d'*Iferwan*.

 (1) La vallée d'*Iferwan*, Selufiet, Tin Taghoda, est appelée *Eghazer*, c'est-à-dire "la vallée" ou "la mare" en tamasheq. Ce terme générique convient à toute vallée, avec le nom du lieu qui la définit. Ex. *Eghazer wan Agadez*. Mais *Eghazer* seul désigne, dans l'Air, la vallée d'*Iferwan*, qui a donné son nom aux **Kel Eghazer** (**Kel Owe**).

A leur retour, ceux-ci avaient perdu leurs troupeaux, et tous durent mettre des jardins en culture pour survivre ; alors qu'auparavant les habitants des villages de pierres faisaient souvent travailler des captifs, tous durent remettre en état les terres, creuser des puits. Ils construisirent des habitations sommaires, en paille, qui contrastent avec les établissements ruinés, beaucoup plus élaborés, manifestation d'une installation permanente et ancienne.

Iferwan, qui servit de relais entre l'Ahaggar et Agadez, a perdu ce rôle. C'est dans cette vallée qu'un pèlerin de la Mecque introduisit le premier puits à traction animale, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle ; et c'est de là que cette technique nouvelle gagna les autres centres cultivés de l'Aïr (1).

Aujourd'hui les problèmes fonciers sont rares, et sont éclipsés par ceux causés par le manque d'eau : de nombreuses années de pluies déficitaires ont provoqué l'abaissement de la nappe : l'eau doit être tirée à environ douze mètres. Les dattiers souffrent de ce retrait progressif, les animaux meurent en grand nombre, et Iferwan donne aujourd'hui l'impression d'un centre misérable, délaissé par l'administration installée à Arlit (2), et qui végète sans grand espoir. Les dattiers sont éparpillés dans les jardins, et ne forment jamais des palmeraies touffues comme à Timia.

Les nouvelles palmeraies ne posent guère de problèmes fonciers, elles se développent dans un rayon de cent kilomètres autour d'Agadez : vallée de Telwa, de Tirit, Egandawel, vallée de Beurkot, et Tabellot.

Nous avons parlé ici des seules palmeraies, laissant de côté les cultures irriguées. Celles-ci progressent également, mais l'attraction d'Agadez et de son débouché urbain joue un rôle primordial. La taille des jardins décroît quand on s'en éloigne : certains types de légumes ne sont cultivés qu'en fonction du marché d'Agadez. Tous ces jardins portent des dattiers qui accroissent l'importance des nouvelles palmeraies méridionales.

V — LE CAS D'IN GALL

A In Gall, la fondation de la ville est liée à celle de la palmeraie. Elle est attribuée à des *Isheriffen* clairs, venus de La Mecque, accompagnés d'hommes noirs au statut social d'affranchis, les *Isawaghen* (deux *Isheriffen* et deux *Isawaghen*, ou quatre *Isheriffen* et "un certain nombre" d'*Isawaghen*, selon les informateurs). Ces *Isheriffen* avaient apporté avec eux de Médine des rejets de dattiers ; ils parcoururent le pays en creusant des trous : si la terre retirée ne comblait pas le trou, ils poursuivaient leur route. Ils allèrent ainsi de trou en trou, jusqu'à l'actuel emplacement d'In Gall, et là, le trou comblé, il leur resta de la terre en excédent. Ils plantèrent donc les rejets de palmiers dans cette terre considérée, par ce test, comme fertile. Puis les habitants d'In Gall s'allièrent par mariage aux sauniers de Tegidda-n-tesemt, à quatre-vingt kilomètres au Nord.

(1) Cf. E. Bernus, *Bibliographie in fine*.

(2) *Arlit*, centre de l'exploitation de l'uranium sur les bordures N.W. de l'Aïr, aujourd'hui sous-préfecture. Iferwan, poste administratif ne gère plus que quelques tribus.

Ceux-ci leur conseillèrent d'aller demander au Sultan d'Agadez l'autorisation d'acheter des terres là où ils s'étaient installés. Ils donnèrent pour prix trois peaux du cou d'un chameau, remplies d'or.

Les populations des deux bourgades se mêlèrent si bien qu'aujourd'hui, si elles forment deux implantations géographiquement distinctes, il est difficile de les étudier séparément ; il s'est créé une véritable symbiose entre les deux localités.

L'histoire d'In Gall diffère de celle des palmeraies du massif montagneux : elle est sans hiatus, les descendants de ceux qui plantèrent les premiers dattiers sont toujours là.

La palmeraie se développe de chaque côté du *kori* qui décrit un S autour d'une barre gréseuse. Le village est posé sur le flanc Ouest du rocher (cf. photo 2), petite éminence qui domine la plaine. Cette palmeraie est divisée en un certain nombre de "quartiers", portant chacun un nom, et dont les limites sont toujours identifiables grâce à un chemin bordé de haies, le sillon sableux d'un petit *kori*, ou un indice topographique quelconque. La palmeraie s'est développée autour de la bourgade d'In Gall, et les deux quartiers primitifs sont situés dans la boucle du *kori*, au pied du village (quartiers d'Agajirbere et Akalal). Les propriétaires ont enclos leurs parcelles, et souvent un portique constitué en banco est fermé par une porte en lattes de palmier, munie d'une chaîne et d'un cadenas (cf. photo 3). De nouveaux quartiers se sont installés en aval et sur la rive droite du *kori*, on en compte douze, les deux derniers s'étant établis en amont sur la rive droite, et en aval au-delà de la route d'Agadez.

L'étude approfondie de la palmeraie n'a pas sa place ici : notre propos est de faire apparaître quelques traits caractéristiques qui nous sont apparus au cours d'enquêtes par sondages.

— Les propriétaires interrogés possèdent des dattiers dans des quartiers différents (deux, trois ou même six quartiers), souvent géographiquement très éloignés les uns des autres.

— L'origine des dattiers est toujours complexe : de jeunes palmiers plantés par le propriétaire, des arbres hérités par l'homme ou par son épouse, des donations faites du vivant d'un parent, qui veut éviter des disputes et des contestations après sa mort (par exemple lorsqu'un homme a de nombreux enfants nés de mères différentes), de donations faites du vivant d'une personne en faveur de filles ou de nièces : ces arbres ne doivent pas être vendus, mais uniquement être hérités par les femmes, descendantes de la, ou des premières bénéficiaires (donation dite *el khabus*). Ce cas est relativement rare, nous n'en avons relevé qu'un, appartenant à la quatrième génération.

— Le morcellement de la propriété, par voie de conséquence, est extrême dans une parcelle de vieux dattiers. Dans un ancien quartier, nous avons relevé une parcelle de trente neuf arbres, appartenant à vingt-trois propriétaires différents. Par le jeu de dons, d'héritages et de ventes, ces dattiers avaient été distribués entre de nombreuses personnes.

In Gall est une palmeraie ancienne, et ces faits montrent l'extrême complexité de la propriété. La palmeraie n'a pas connu d'occupants successifs, de populations nouvelles ayant chassé les précédentes. On ne trouve pas ici de droits

des nomades sur la terre. Les Kel Fadey voisins devaient sans doute autrefois se livrer au pillage, mais ils ne possédaient aucune autorité légale sur les villageois d'In Gall, hommes libres ayant acheté la terre lors de leur installation. Il y avait peut-être pillage, mais pas redevances. Cette situation diffère de celle rencontrée à Aoudéras, ou de celle longtemps établie dans l'Ahaggar.

Actuellement, les populations d'In Gall et de Tegidda-n-tesemt sont mêlées : les unes et les autres possèdent des dattiers et des salines. Les remarques faites sur les palmiers pourraient être faites également sur les salines ; même éparpillement des unités de production pour chaque propriétaire dans différents quartiers, même complexité de leur origine par héritage, achat, etc. Désormais, Tegidda n'est plus qu'un faubourg d'In Gall pour la production du sel, et n'est habité que temporairement par des habitants possédant une maison à In Gall.

La palmeraie d'In Gall se différencie donc de celles de l'intérieur de l'Aïr par la continuité de son occupation, par le rôle prédominant de l'arboriculture sur le jardinage, et par la double production des dattes et du sel.

CONCLUSIONS

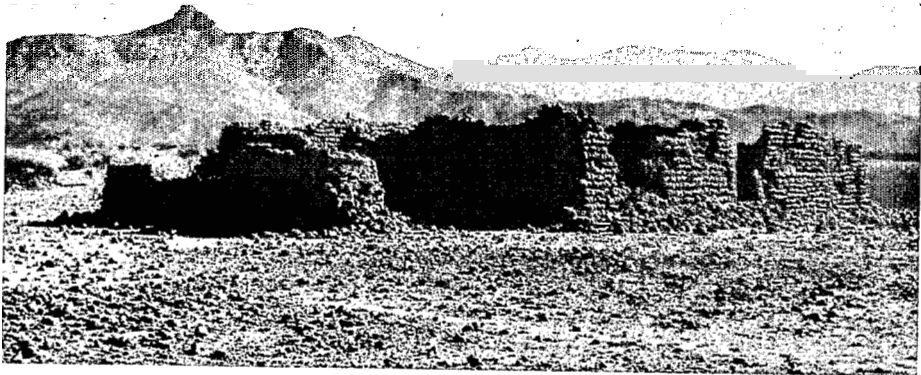
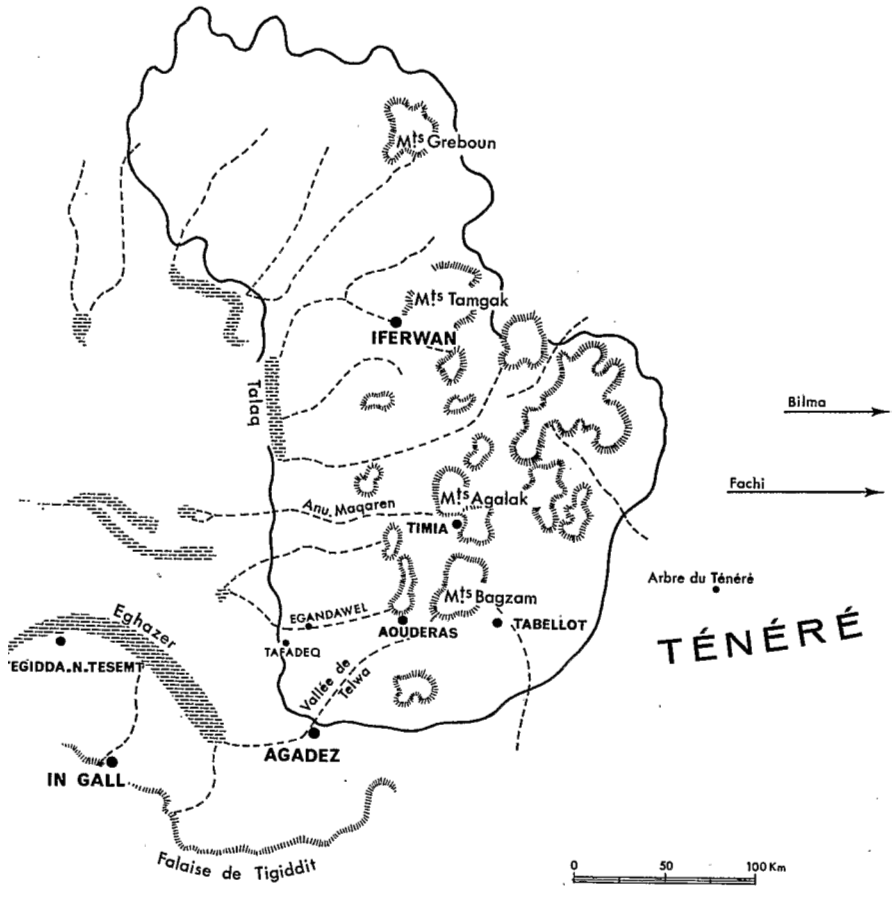
Les palmeraies nous ont permis d'aborder l'étude du massif de l'Aïr et de ses bordures. Peut-être a-t-on vu apparaître les différences essentielles entre les populations de l'Aïr et celles de l'Ahaggar ? Les populations agricoles du massif appartiennent dans leur majorité à la souche touarègue Kel Owe ; c'est une société peu hiérarchisée, où les clivages entre hommes libres et captifs, nobles et tributaires, et en définitive, entre pasteurs et cultivateurs, ou entre nomades et sédentaires, sont peu marqués, comme noyés dans un genre de vie commun, sans spécialisation exclusive dans un domaine économique précis. Les populations du massif qui pratiquent la phoeniculture, l'agriculture irriguée, entretiennent également un petit élevage et se livrent au commerce caravanier : chaque année, un homme ou un autre de chaque village ou campement s'en va en Octobre à Bilma vendre le mil du Sud, et chercher le sel et les dattes qu'il revend dans le Damergou, le Damagaram, et même la région de Kano. Quant aux habitants d'In Gall, ce sont des sédentaires, de civilisation urbaine, maîtres de leur palmeraie, dépendants du Sultan d'Agadez, mais ne subissant la suzeraineté d'aucune confédération nomade.

Nous avons isolé un peu arbitrairement la culture des dattiers d'une économie très pauvre, mais diversifiée sous la pression de besoins alimentaires que les ressources de l'Aïr ne peuvent satisfaire. Comme l'Ahaggar, l'Aïr vit du mil sahélien, mais ses jardiniers ne se contentent pas de la seule activité agricole : ils participent, avec les nomades, aux mouvements d'échanges commerciaux, aux liaisons entre le monde soudano-sahélien et le Sahara.

Edmond BERNUS
(ORSTOM)

BIBLIOGRAPHIE

- BERNUS E. — Techniques agricoles de l'Aïr. Encyclopédie Berbère. *Edition provisoire* n° 3, 1971. LAPEMO, Université de Provence, centre d'Aix.
- BISSON J. — Eleveurs caravaniers et vieux sédentaires de l'Aïr. *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, t. XXIII, 1^e et 2^e semestre 1964, Alger. pp. 95-110.
- CHAPELLE J. — Les Touareg de l'Aïr, *Cahiers Charles de Foucauld*, 1949, Vol. 12, 3^e semestre, pp. 70-95.
- CHEVALIER A. — Les productions végétales du Sahara et de ses confins Nord et Sud. Passé, présent, avenir. *Revue de Botanique Appliquée et d'Agronomie Tropicale*, 12^e année, t. XII, n° 133-134, Sept. Oct. 1932, pp. 669-919.
- DRESCH J. — Notes sur la géomorphologie de l'Aïr. *Bulletin de l'Association des géographes français*, n° 280-281, Janv. Fév. 1959, pp. 2-20.
- DRESCH J. — Notes de géographie humaine sur l'Aïr, *Annales de Géographie*, n° 367, Mai-Juin 1959. Pp. 257-262.
- LAURENT Cap. — L'Aïr et ses gens. *Mémoire CHEAM* n° 4236, Paris. 1966.
- MORTIMORE M.J. — The changing resources of sedentary communities in Aïr, southern Sahara. *Geographical Review*-Janv. 1972. pp. 71-91.
- NICOLAS F. — Contribution à l'étude des Twareg de l'Aïr, in Contribution à l'étude de l'Aïr, *mémoire IFAN* n° 10, Paris, Larose, 1950.
- ROTTIER Cdt. — La vie agricole en Aïr (Sahara Central). *Bull. du Com. de l'Afrique Française. Rens. Colon.* n° 11, Nov. 1927, pp. 408-415.
- Rapports :
- DROUIN — Annexe : agriculture et jardins, 1941, in Rapport Lafitte, *Carnet Monographique*, Cercle d'Agadez, 1940, Archives Niamey.
- CHAPELLE J. — La palmeraie d'Aoudéras, Etude monographique et cadastre Agadez, Juin 1946, Rapport, Archives Niamey.
- DELAGE — Les problèmes forestiers, I. Les palmiers-dattiers, non daté (1958 ?), Service des Eaux et Forêts, Niamey.



Ruines de Tin Taghoda (15 km au S.E. d'Iferwan).



In Gall : groupe de 5 dattiers isolés au milieu du Kori. Une crue brutale a séparé ces palmiers de la terrasse orientale, opposée au village d'*In Gall* que l'on aperçoit à l'horizon.



In Gall : Parcelle ancienne enclose (quartier Akalal).

Edmond BERNUS

LES PALMERAIES DE L'AÏR

Extrait de
« *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* »

Aix-en-Provence

Numéro 11

5 DEC. 1972

1^{er} SEMESTRE 1972

Collection de Référence

n°

5798